

ma vue, gravant tes traits dans ma mémoire, afin de garder ton image dans ma pensée.

La nuit vint. On te mit dans ton berceau et moi je m'endormis... Le lendemain quand je me réveillai, tu n'étais plus là. On m'avait volé mon enfant, on m'avait pris mon âme !

Plus tard, je te raconterai quelles suites eut mon réveil. Quand je fus guérie de cette longue et cruelle maladie, qui mit sur mon visage cette pâleur à laquelle j'ai dû le nom de Figure de Cire, que les enfants m'ont donné, j'entrepris la tâche difficile—on pouvait la croire impossible—de te retrouver. Pendant que Morlot te cherchait de son côté, je te cherchais du mien. De là mes promenades à travers les rues de Paris, et mes longues stations dans les jardins publics.

Chose étrange ! tu étais constamment devant mes yeux, mais tel que je t'avais vu un instant après ta naissance. Et je me disais. "Si je le rencontrais, je le reconnaîtrais sûrement." Et puis il me semblait que mon cœur aurait des battements pour me crier : Le voilà !

—Ma pauvre mère ! fit Eugène.

—Un jour, un petit garçon et une petite fille, se tenant par la main, s'effirèrent tout à coup à ma vue. C'était dans le jardin des Tuileries. J'éprouvai une sensation de plaisir indéfinissable. Je rencontrais ces deux beaux enfants pour la première fois. Ravie, charmée, je les mangeais des yeux. Il y avait beaucoup d'autres enfants autour de moi ; mais je ne pensais plus à eux, je ne voyais plus que ce petit garçon et cette petite fille qui m'étaient inconnus. C'était toi, Eugène et Maximilienne.

—Je me souviens, ma mère.

—Tu compris sans doute que je désirais t'embrasser, car tenant toujours ta petite sœur par la main, tu t'approchas de moi. Alors votre gouvernante voulut vous éloigner. Mais vous étiez là, madame la marquise, vous interveniez aussitôt. Je n'ai jamais oublié vos paroles, et je crois encore entendre ces mots sonner délicieusement à mes oreilles :— "Eugène, Maximilienne, embrassez la dame !" — Ah ! madame la marquise, de ce moment, vous avez eu votre place dans mon cœur ?...

—Ma chère Gabrielle ? murmura Mme de Coulange, en lui serrant la main.

—Je te pris sur mes genoux ainsi que Maximilienne, poursuivit Gabrielle, et tous deux serrés contre moi, je vous embrassai avec une sorte de frénésie. Ah ! j'étais véritablement heureuse, je ne sentais plus aucune de mes douleurs ! Va, je t'ai bien regardé, et pourtant je n'ai pas reconnu mon enfant... Et mon cœur qui battait bien fort, mon cœur ne m'a pas dit que tu étais mon fils !... Je ne pouvais pas savoir, je ne pouvais pas deviner... Pourtant, à partir de ce jour-là, tu fus mon petit ami le plus cher et je t'aimais autant, toi seul, que tous les autres.

Enfin, de notre première rencontre sortit pour moi une infinité de petites joies. Moins tourmentée, mon esprit n'avait plus d'inquiétude, ma souffrance était moins vive, une sorte d'apaisement se faisait en moi. Morlot et sa femme, l'excellente Mélanie, étaient heureux de me voir moins triste, moins absorbée ; il me félicitaient du changement qui s'opérait dans tout mon être, au moral comme au physique. C'est à toi que je devais cette sève nouvelle qui circulait en moi, ce commencement de résurrection. M'était-il possible de supposer que tu pouvais être mon fils ? Non. Cependant un sentiment vague, mystérieux, qui parlait à mon cœur, me faisait sentir que tu ne m'étais pas étranger comme les autres enfants.

La lumière de ton regard me pénétrait, ta voix produisait sur moi un effet magnétique ; en t'écoutant, j'étais en extase et chacune de tes paroles descendait dans mon cœur comme une rosée céleste.

Un jour, tu me rendis si heureuse, que je crus un instant devenir folle de joie.

Gabrielle s'interrompit, sortit de son sein un étui de maroquin, duquel elle tira une photographie.

—Regarde, reprit-elle : c'est ton portrait à l'âge de sept ans, et depuis bientôt quinze ans je le porte sur mon cœur attaché à un cordon de soie, et dans un étui pour le mieux conserver. Eugène, te souviens-tu de m'avoir donné ce portrait ?

—Oui, ma mère, je me souviens, répondit le jeune homme avec une émotion profonde, je te l'ai donné, ce portrait, la dernière fois que je t'ai vu au jardin des Tuileries. Tu m'avais dit : "Vous allez bientôt partir pour le château de Coulange : vous vous amuserez beaucoup là-bas, vous serez heureux, et moi, ici, je serai bien triste, car je ne vous verrai plus." Ces paroles m'avaient vivement impressionné, et il me vint cette idée d'enfant de vous donner ma photographie afin que vous puissiez me voir pendant que je serais à Coulange.

—Oui, oui, c'est bien cela ! s'écria Gabrielle, ivre de bonheur.

S'adressant à madame de Coulange elle ajouta :

—Ah ! madame la marquise, que de choses tristes et douloureuses un moment comme celui-ci fait oublier !

Toutes les horloges de Paris, même celles qui retardent de vingt minutes, avaient sonné huit heures.

Le comte de Sisterne était encore au lit, dormant d'un profond sommeil.

Ayant accompagné sa sœur et sa nièce jusqu'à Dijon, il était rentré tard dans la nuit, l'esprit fatigué, le corps courbaturé. Cela expliquait pourquoi le marin, qui se levait habituellement à six heures en hiver, dormait encore à huit heures et demie.

Quatre ou cinq coups frappés discrètement à sa porte le tirèrent de son sommeil.

Aussitôt la porte s'ouvrit et il vit entrer son valet de chambre.

—Hein ? fit-il en s'apercevant qu'il était grand jour, il me semble que j'ai dormi longtemps. Ambroise, quelle heure est-il donc ?

—Monsieur l'amiral, il est huit heures et demie.

—Si tard ? Oh ! oh ! je perds mes bonnes habitudes.

—J'aurais laissé dormir monsieur l'amiral pendant une heure encore, si je n'avais pas eu à lui annoncer la visite de M. le marquis de Coulange.

—M. de Coulange est ici ?

—Dans le salon.

M. de Sisterne sauta à bas du lit.

—Vous avez dit à M. le marquis que j'étais encore couché ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur l'amiral, et M. le marquis m'a répondu qu'il n'était pas pressé ; que tenant à voir monsieur l'amiral ce matin même, il attendrait qu'il fût visible.

M. de Sisterne fit rapidement sa toilette et s'habilla très vite. Il était soucieux et sombre. Certains mouvements de ses lèvres indiquaient que la visite du marquis ne lui était pas précisément agréable.

—Diable, diable ! se disait-il, comment vais-je me tirer de là ?

Nous devons dire que l'amiral ne s'était fait aucune illusion. En écrivant la veille au marquis, il savait que son ami ne verrait dans sa lettre qu'un prétexte pour rompre le mariage, et qu'il ne tarderait pas à avoir à répondre à une demande d'explications.

Quand il entra dans le salon, le marquis était debout, raide, grave, sévère, tenant son chapeau de la main gauche.

M. de Sisterne s'avança vers lui, la main tendue.

La main de M. de Coulange ne bougea point.

—Ah ! fit l'amiral.

Et le rouge monta rapidement à son front.

—Tu ne dois pas t'étonner, lui dit froidement le marquis ; je saurai tout à l'heure si ma main doit encore toucher la tienne.

—Je m'étonne au contraire, répliqua M. de Sisterne, car je ne croyais pas que rien pût porter atteinte à notre vieille amitié.

—En vérité, je m'étonne à mon tour, dit M. de Coulange : n'est-ce pas le comte de Sisterne qui, le premier ne l'a pas respectée, cette vieille amitié ?

—Une bonne action mal interprétée peut être considérée comme une action mauvaise, répondit M. de Sisterne.

—Dans ce cas, il faut la dépouiller de l'ambiguïté qui a causé la fausse interprétation et lui rendre son caractère véritable.

—C'est quelquefois difficile. Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore invité mon ami, le marquis de Coulange, à prendre un siège.

—Merci, je me trouve bien debout. Comte, tu ne t'attendais peut-être pas à me voir aujourd'hui, mais tu savais certainement que je viendrais te demander une explication de ta singulière conduite, envers moi et envers mon fils. Tu me connais, tu sais que je suis toujours resté fidèle à mes principes, que je suis extrêmement sensible à tout ce qui peut ressembler à une offense, et à plus forte raison à une injure. Or, je ne puis considérer le brusque départ de Paris de ta sœur et de ta nièce, que comme une injure faite à ma famille et à moi personnellement.

—Tu as tort de juger sur les apparences, répondit M. de Sisterne.

—Je veux bien l'admettre. Mais, alors, loyalement, donne-moi l'explication que je demande et que j'ai le droit d'exiger.

—Je t'ai écrit hier matin ; n'as-tu pas reçu ma lettre ?

—Oh ! ta lettre... Oui je l'ai reçue. Un prétexte pour provoquer entre nous une rupture ; il est mauvais, le prétexte, mais il en faut un autre.

—Edouard, je tiens à conserver ton amitié.

—Prouve-le-moi. Je ne viens pas te dire : Emmeline et Eugène s'aiment, c'est leur malheur que tu veux ; je ne viens pas te supplier au nom de leur bonheur. Il y a d'autres jeunes gens aussi instruits, aussi distingués et ayant autant et même plus de qualités que le comte de Coulange, comme Mlle Emmeline de Valcourt n'est pas la seule jeune fille à marier. Avant tout, je tiens à te déclarer que je rends votre parole, à toi et à Mme de Valcourt. Mais quand un mariage a été décidé, s'il y a rupture d'engagement, c'est à celui des deux fiancés qui se retire à en faire connaître le motif. Voilà